Jules Barbey d'Aurevilly et Trebutien : accent aigu ou pas ?

Marguerite Champeaux-Rousselot

▶ **To cite this version:**

Marguerite Champeaux-Rousselot. Jules Barbey d'Aurevilly et Trebutien : accent aigu ou pas ?. 2019. hal-01977630v2

HAL Id: hal-01977630
https://hal.science/hal-01977630v2

Preprint submitted on 6 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jules Barbey d'Aurevilly et Trebutien : accent aigu ou pas ?

Marguerite Champeaux-Rousselot, 2019-01-10

Deux questions pétillantes qui vont nous emmener dans une enquête étourdissante…entre questions de prosodie, de patronymes, de normandismes et de taille…

Une aventure où l'on croisera Jules Barbey d'Aurevilly et un peu de sa famille, Victor Hugo, Gustave Flaubert, Octave Uzanne et Aristide Marie.

Aristide Marie[1] nous conte une anecdote : *« Savez-vous, demandait-il un jour à quelques amis, quel est le plus beau vers de Victor Hugo ? » Et comme ils hésitaient : « Eh bien ! le voilà ! dit-il, en accentuant la cadence de l'alexandrin*[2] *:*

« Barbey d'Aurevilly, gigantesque imbécile ! »

Ce vers de Hugo est célèbre, et cette anecdote nous amuse bien, mais elle permet aussi de préciser comment Jules Barbey d'Aurevilly, Léon d'Aurevilly et leur entourage prononçaient leur propre nom, et également comment nous devons le prononcer ainsi que les termes qui en dérivent. La question n'est donc pas mince !

On pourrait se contenter de dire que le « e » dans *d'Aurevilly* ne doit pas être avalé pour que son nom forme un hémistiche, mais Hugo est coutumier de jeux irrespectueux de ce genre… Peut-il suffire de considérer qu'à cette époque où les présentations de chacun se faisaient en règle, cette prononciation devait lui sembler gratifiante pour lui, voire être exacte, car sinon Barbey n'aurait pas manqué d'y revenir pour marquer un point contre Victor Hugo ?

En réalité, compter le « re » pour un pied est obligatoire à cause des règles de la prononciation normande.

Parmi ces règles auxquelles Barbey s'intéressait beaucoup, il y en a en effet plusieurs qui s'appliquent à son nom et à celui de Trebutien.

Première règle : Devant un e ou un i, les deux l se prononcent y. Par exemple *bllé* se prononce *byé*. Donc on doit bien prononcer *Aureviyi* et non *Aurevili*, (même s'il est accepté par souci d'euphonie de prononcer l'adjectif dérivé : *aurevilien).*

[1]Marie (A.) : *Le Connétable des lettres : Barbey d'Aurevilly,* Paris, Mercure de France 1939 pages 294 et 298

[2] Cette anecdote précise au passage que le « e » dans *d'Aurevilly* ne doit pas être avalé pour que son nom forme un hémistiche. A cette époque où les présentations de chacun se faisait en règle, cette prononciation était sans doute juste, car sinon Barbey n'aurait pas manqué d'y revenir pour marquer un point contre Victor Hugo.

Deuxième règle : Le *e sans accent* ne se prononce pas : par exemple, *belin* se dit *blin*. Toutefois, quand le e sans accent doit être prononcé, les Normands le signalaient/le signalent souvent par un accent : par exemple *lé quemin*, se lit *le qu'min*, ou encore inversement *le quémin* se lit *l'quemin*.

Or Barbey comme tous les autres, Normands ou non, écrit son nom sans accent, comme Trebutien lui-même, mais certains, dont Octave Uzanne, écrivent ces deux mêmes noms avec un accent.

Pourquoi ?

L'ont-ils entendu ainsi ?

Sont-ils férus de prononciations pittoresques ?

Savent-ils qu'ils ont respecté là cette coutume linguistique normande qui écrit parfois un accent aigu sur le e ouvert lorsqu'il doit être prononcé, même si ce n'est pas un é.

Cela peut aussi correspondre à une autre raison :

Troisième règle : Le *é accentué* se prononce é (*rébelot* se dit *réblo*), mais une tendance naturelle de la langue normande était (est ?) est de fermer les e qui se prononcent.

On peut donc penser que la prononciation normande un peu fermée du e dans Trebutien a pu faire croire à certains, de façon erronée, qu'il fallait un accent aigu sur ce e qui, de toute façon ne pouvait pas être avalé entre deux consonnes très contrastées.

Or l'accent aigu sur Trebutien se retrouve aussi parfois sur d'Aurevilly…

Pourquoi ?

Contamination amicale ?

Non, pas du tout ! Il y a une autre raison.

Le premier auteur, qui a chapeauté les noms d'Aurevilly et Trebutien d'un accent aigu, est Octave Uzanne, en 1927, dans son *Barbey d'Aurévilly*. Il fut ensuite parfois et même souvent suivi dans cette graphie.

Pourquoi donc ?

Octave Uzanne (1851-1931) a connu le Titan de Normandie grâce à François Coppée, à partir des années 1879 et a souvent parlé avec lui jusqu'à sa mort. Il écrit qu'il a entendu Barbey s'exclamer : « « Je devrais être aujourd'hui, Monsieur, *le Maréchal d'Aurévilly* ! », en inscrivant sur son nom un accent aigu. Uzanne a rédigé un chapitre spécifiquement consacré au récit que lui fit Barbey de son amitié avec «Trébutien » (sic) et conclut en majuscules pour insister sur l'exactitude de son témoignage, le rendu des conversations et de la gestuelle de Barbey : « AINSI M'APPARUT ET PARLA JULES BARBEY D'AURÉVILLY, CHEVALIER DE L'IDÉE ET CONNETTABLE DES LETTRES ! ».

(Il y a un accent sur le E majuscule du nom propre et nous laissons également les deux T à Connétable)

Le Français Octave Uzanne avait bien entendu la façon dont Barbey articulait son nom et celui de « Trébutien » : c'est pourquoi il les a transcrits phonétiquement à sa manière, en

munissant, logiquement, d'un accent aigu les *e* vocalisés distincts et légèrement fermés de leurs deux noms.

A-t-il choisi d'appliquer savamment une habitude normande concernant la représentation écrite de la sonorité des e ouvert qui se prononcent ? Non, mais probablement a-t-il pensé que cela ne pouvait que s'écrire ainsi… Naïvement, comme n'importe qui, ou plutôt comme n'importe quel parisien ignorant de l'accent normand.

Savait-il que le e entendu prononcé é légèrement fermé l'était à la Normande et qu'il n'était pas obligatoire de le transposer en français écrit avec un accent aigu ? ? Non, probablement, puisqu'il ne donne pas ce détail piquant.

Savait-il que c'était même *régionaliste* et *traditionnaliste* de ne pas mettre cet accent aigu ? Il ne supposait probablement rien sur la langue normande, sinon, il se fût renseigné et n'eût pas mis ces accents, même pour rire. Il aimait faire rire et avait de l'humour, mais son propre texte sur Barbey ne se permet pas cela, afin de mieux mettre en valeur Barbey et toute la gamme de ses mots d'esprit.

Peut-être n'avait-il jamais vu écrit le nom de Trebutien et ne s'est-il pas même pas posé de question à son égard, mais aurait-il pu ne pas remarquer un fait bizarre ? Barbey ne mettait jamais cet accent ni dans ses superbes signatures environnées pourtant de points, de flèches et de paraphes ni dans ses publications pointilleusement vérifiées et transformées en objets précieux chaque fois qu'il le pouvait … Lui, Uzanne, qui prisait tant la fantaisie, a-t-il pris cela pour une originalité de plus ? Il n'en parle pas, mais a choisi de mettre cet accent, en toute exactitude, pensant évidemment bien faire, croyant éviter une coquille, n'ayant pas les mêmes « droits » sur ce nom que ce dandy de Barbey qui pouvait bien avoir le droit de jouer avec son propre nom, pour des raisons mystérieuses…

Il restituait en fait la prononciation de Barbey sans savoir que d'articuler les e en les fermant était une vocalisation à la Normande, et non seulement une vocalisation, mais aussi une articulation.

En effet, puisque les e dans *d'Aurevilly* et *Trebutien* étaient prononcés presque comme avec un *e accent aigu*, ceci implique qu'ils comptent pour un temps et remplissent une syllabe : le e ne doit être avalé ni dans *Trebutien*, ni dans *d'Aurevilly*. On ne peut pas le faire phoniquement dans *Trebutien* : avaler ce *e* entre ces consonnes tr et b serait impossible en français, mais on pourrait le faire dans d'*Aurevilly*… Il faut donc montrer que cette syllabe (*Tre* ou *re*) est indiscutablement à prononcer nettement et séparément :

1) par les Normands et par l'un d'entre eux, Barbey, comme un e ouvert ou, si on avait l'accent normand, légèrement fermé;

2) comme un e ouvert, par les Parisiens, et par tous, ignorant superbement ces particularités locales.

Seul écrire l'accent sur *d'Aurévilly* obligera à le prononcer distinctement.

Le fait que l'accent aigu soit écrit aussi sur *Trébutien* témoigne par contre que ce *e* était prononcé *é* dans les deux noms.

Toutes ces particularités jouent ensemble pour expliquer dans les publications la double orthographe des noms de d'Aurevilly et Trebutien, tantôt avec accent et tantôt sans accent.

L'orthographe choisie par Octave Uzanne fut parfois suivie par d'autres qui ne pensaient pas prendre parti dans une querelle mais pensaient bien faire : soit qu'ils l'aient

entendu également ainsi, soit qu'ils aient pensé rectifier une erreur trop partagée. En fait, l'absence d'accent n'était pas une erreur lorsque l'écrit ne prétendait pas restituer ou enseigner la prononciation *normande*.

Certes, la ferme d'Aureville et son modeste manoir sont bien normands et le toponyme se prononce en Français *oreville* ou *orville*, et à la Normande *orville ou oréville*, - seul l'usage peut le déterminer, mais les sonorités du nom propre *d'Aurevilly* se déploient en Normand sur 4 syllabes avec un e bien accenué, et presque fermé, et en Français sur 4 syllabes également avec le e ouvert, ce que ses contemporains, Normands et Français, savaient bien, et Victor Hugo sans doute comme les autres.

Jules Barbey, qui n'aimait pas son prénom, avait refusé en 1829, par convictions démocratiques, d'adjoindre à son nom celui de son oncle Jean-François qui venait de décéder (alors que Léon, son cadet l'adoptera immédiatement). Fait significatif de son évolution, c'est finalement, 9 ans après, en 1838 qu'on trouve, je crois, sa première signature avec ce nom[3] : il a sans doute médité et rêvé sur ce nom, d'Aurevilly, pour voir s'il lui correspondait *avant* de l'*adopter*[4]; et il a même probablement essayé sa nouvelle signature[5] éventuelle, comme tant de jeunes gens, mais s'étend peu sur ce sujet très personnel. Il ne se désignait jamais par le nom de Barbey, et se sentait bien avec ce patronyme plus personnel au point de s'identifier ainsi en tant qu'auteur. (Voir mes autres travaux sur ce thème). Il écrit par exemple en 1851 : *« les notes les plus vibrantes, les plus cuivrés, les plus d'Aurevilly »* (Lettres à Trebutien, 27 avril 1851) : il est donc normal, (car émique) et important particulièrement dans son cas de le prononcer à sa manière, si possible, d'autant que c'est la manière correcte d'énoncer ce nom normand.

Il a donc adopté ce nom lié de loin à la famille en 1829, mais en 1836 il se brouille à demi avec ses parents et part vivre à Paris. Il ne remettra les pieds en Normandie qu'en 1856, mais sans quitter ce nom normand. Ainsi n'a-t-il jamais donné à son patronyme un aspect parisien ni facilité sa prononciation correcte à ceux qui n'en connaissaient pas la prononciation originelle. Il semble donc qu'il en aimait le Normandisme : à preuve, il n'a jamais, même la première fois, mis d'accent sur son nom, alors qu'il aurait pu facilement transformer, mentalement ou inconsciemment, cet accent aigu en flèche, selon une thématique qui lui est chère, et qui lui permet parfois de transformer sa signature en dessin appelant au déchiffrement et à la compréhension intuitive. Il n'a donc jamais inscrit cet accent aigu sur son nom, mais soyons sûrs qu'il le prononçait juste, à la Normande, avec ses 4 syllabes, et que, lorsqu'il était dans l'obligation de se présenter, ou s'il parlait de lui à la 3^{e} personne, il en faisait hautement sonner chacune.

---

[3] Voir ma thèse de doctorat, « Moi qui suis laid »… Paris, 1995, dans la partie III intitulée « De la laideur à l'œuvre », ch. 5, Les accessoires..

[4] Voir ma thèse de 3° cycle : «La mise en scène du masque dans les romans de Barbey d'Aurevilly » (1980, Besançon) qui s'intéresse, non à l'onomastique pure, mais à la symbolique des noms, aux jeux « voilant et dévoilant » des noms propres, selon l'expression de Barbey lui-même, à l'influence des noms sur la personnalité de chacun et aux choix qu'en fait un écrivain/artiste.

[5] Voir ma thèse de 3° cycle : «La mise en scène du masque dans les romans de Barbey d'Aurevilly » (1980, Besançon) : Barbey s'intéresse de même à la manière de signer et ajoute, consciemment ou non, du sens à sa signature par son graphisme et par des ornements.

Si l'on en revient à l'anecdote de départ rapportée par Aristide Marie, Victor Hugo, qui ne partageait guère d'idées avec Barbey, aurait fait suivre le nom de Barbey d'Aurevilly d'une apposition composée de deux superlatifs qualifiant Barbey de « gigantesque imbécile ». Cela forme un superbe alexandrin, le patronyme sonore remplissant le premier hémistiche, contrebalancé par le second, pompeux et ironique. Mais Aristide Marie est sûr que la beauté du premier qualificatif, *gigantesque*, a éclipsé pour son destinataire ébloui le mot « imbécile » qui aurait dû, lui, boiter sur un nombre de pieds impair si le E n'avait pas compté pour une syllabe … *Eclipsé*, car Barbey se voyait plutôt en Sagittaire qu'en impotent béquillant et n'a probablement pas pris cette exagération au sérieux : ce n'est pas la force qui lui manque, sa faiblesse est ailleurs[6]… Le poète célèbre aurait ainsi pour ainsi dire *reconnu* officiellement le nom et celui qui le portait : il l'a baptisé. Cet alexandrin a auréolé le nom de *Barbey d'Aurevilly*, parmi d'autres qualités et pour d'autres raisons, d'une dimension effectivement «*gigantesque* ». Victor Hugo a ainsi fait un don inestimable à Barbey avec cet hémistiche parfaitement régulier de surcroît. Cela a certainement renforcé l'estime de soi chez Barbey, et a sans doute un peu augmenté son estime pour Victor Hugo. C'est pourquoi Barbey heureux et fier, aurait, selon Aristide Marie, claironné ce vers comme un certificat… Et c'est pourquoi ce vers, facile à mémoriser, est souvent cité : il fait plaisir aux hugoliens comme aux aurevilliens, aux littéraires comme aux humoristes…

Faut-il conclure ?

Il ne nous semble pas que nous devions faire mieux que Jules Barbey d'Aurevilly Barbey et Trebutien eux-mêmes, Normands très liés à Paris : nous pouvons mettre un accent comme le faisaient les parisiens ou ne pas en écrire plus que les Normands, mais nous devons simplement vocaliser comme eux : prononcer d'*Aurevilly* sur quatre temps, avec un e plus ou moins fermé.

– Mais comme c'est difficile de retrouver tout ce qui s'est perdu…

Oui, et cette recherche n'est pas sans parenté méthodologique avec celles qui permettent de retrouver la prononciation perdue de certaines langues ou les harmonies de certaines mélodies, à partir de leurs transcriptions dans d'autres langues.

Soudain, justement, une question se pose : quel cas faire de cette preuve due à Victor Hugo, appuyé par Barbey ?

Question qui en entraîne une autre : archéologiquement : où se trouve donc ce vers de Victor Hugo ? Est-il une preuve solide ?

Vérifions cela, par sécurité, avant de revenir à notre accent et aux quatre syllabes du nom d'Aurevilly.

[6] Voir ma thèse de Doctorat : « Moi qui suis laid … » Barbey d'Aurevilly et la laideur, 1996, Paris III, Sorbonne.

Le texte est à relire : cet alexandrin célèbre provient d'une anecdote tirée du livre d'Aristide Marie[7], publié en 1939 : *Le Connétable des lettres : Barbey d'Aurevilly*. Il met en scène Barbey et conte l'anecdote de la manière suivante :

« Savez-vous, demandait-il un jour à quelques amis, quel est le plus beau vers de Victor Hugo ?» Et comme ils hésitaient : «Eh bien ! le voilà ! dit-il, en accentuant la cadence de l'alexandrin[8] :

« Barbey d'Aurevilly, gigantesque imbécile ! »

Le problème est que le vers n'a jamais été retrouvé…

Le fait est-il alors exact ?

Une enquête s'impose… qui sera riche en rebondissements..

Il est sûr que Barbey était plus grand que la plupart de ses contemporains[9] : portraits, caricatures (voir un dessin de Degas) insistent sur cet aspect qui contraste avec d'autres traits de son physique. Ses habits, au Musée, font foi de la taille de Barbey : il était grand pour son époque : 5 pieds quatre pouces, soit 1m73. Or la taille moyenne des conscrits était en 1974 de 1,72 m, et si l'on remonte à 1930, la taille moyenne n'était que de 1,66 m. En 1830 elle était de 1,62 m... Au XVIII^{ème} siècle, par exemple, pour sélectionner un régiment de 400 hommes de plus de 1,70 m, on devait « écrémer » une population de 79 000 habitants (soit 0, 5 pour cent...!). Cette haute taille est celle que l'on imagine pour les hommes du Nord, les Gaulois, les Normands, les Vikings, plus élancés souvent que les Latins. Sa haute taille encore accentuée par son allure frappe ses contemporains. Ce serait de nos jours un homme de 1,90 m à peu près.

Cependant, il faut savoir que Victor Hugo mesurait 5 pieds 10 pouces, soit 1,78 m, ce qui en faisait également un homme de haute taille, de 5 pouces (5 cm) plus grand que Barbey…

Y avait-il rivalité sur ce plan ? Ce serait amusant …

Rappelons que Barbey portait de discrets talons pour se grandir encore…

Mais, connaissant leurs tailles respectives, ce vers n'aurait-il pas été encore plus vexant pour Barbey d'Aurevilly ? Victor Hugo n'aurait fait allusion qu'à la taille de son imbécillité…

On ne retrouve en tout cas nulle part cet alexandrin dans les textes de Victor Hugo. Il sonne très *Hugo*, mais ce n'est pas suffisant ! Il faut donc envisager trois hypothèses principales, et trois questions : Aristide Marie donne-t-il un témoignage véridique ? S'il a vraiment entendu Barbey le dire, Barbey disait-il une vérité ? Victor Hugo a-t-il lancé cette exclamation ? Traiter ces 3 questions doit se faire sans perdre de vue notre objectif de vérifier si le patronyme *d'Aurevilly* compte bien 4 pieds.

Barbey aurait-il pu inventer cette anecdote et ce vers ? La prose aurevillienne contient des appréciations de ce style et des hémistiches masqués… mais Barbey (1808-1889)

[7]Marie (A.) : *Le Connétable des lettres : Barbey d'Aurevilly,* Paris, Mercure de France 1939, pages 294 et 298

[8] Cette anecdote précise au passage que, afin que son patronyme complet forme un hémistiche à lui tout seul, le « e » dans *d'Aurevilly* ne doit pas être avalé. A cette époque où les présentations de chacun se faisait en règle, oralement, cette prononciation était sans doute juste, car sinon Barbey n'aurait pas manqué d'y revenir pour marquer un point contre Victor Hugo.

[9] voir ma thèse « Moi qui suis laid… »

toutefois ne pourrait l'avoir inventé et répandu qu'après la mort du poète (1802-1885), sinon ce dernier l'aurait certainement démenti ! à moins qu'il n'ait raconté cette anecdote que pendant les quatre ans où il vécut après lui… et naturellement Barbey, qui a écrit des poèmes[10], sait scander son nom et peut le faire « *en accentuant la cadence de l'alexandrin* », ce qui fait bien sentir que, dans sa propre bouche, *d'Aurevilly* jouit de ses quatre pieds.

Cependant, lorsque Barbey a rencontré pour la première fois Victor Hugo le 16 mars 1837 (cf. son premier Memorandum), il le raconte ainsi : « *J'ai passé une heure trente avec Hugo et chez lui – désirant depuis l'enfance le connaître […] il m'a paru clair, net, simple, mais sans aucun trait dans la conversation.* » Le dénigre-t-il ou est-il déçu par lui ? Voyons sa réaction à la stature de Victor Hugo qui le dépassait de 5 cm : *« Il est petit et se pose comme Bonaparte »*. On sent là le dépit de Barbey… dans ce journal demandé par Guérin et peut-être écrit, sans le dire, à l'intention de sa sœur Eugénie de Guérin.

Il est intéressant, et pittoresque, de comparer la réaction de Barbey devant Victor Hugo avec celle de Flaubert devant Barbey. En effet, Barbey et son « ennemi intime » se croisent le 4 septembre 1874 et, tous deux de haute taille, se toisent silencieusement. Flaubert écrit ensuite à sa nièce Caroline : *« C'est là - à cet enterrement, - que j'ai vu pour la première fois (...) mon ennemi d'Aurevilly : il est gigantesque ! je t'en ferai la description »*. Ici, chez cet autre Normand, pas d'appréciations perfide. On est d'autant plus surpris quand on lit le passeport de Flaubert (https://flaubert.univ-rouen.fr/biographie/gfpasseport_48.php) et qu'on voit sa taille de 1 m 84 ! Un Titan à son époque. Ce sont deux documents incontestables qui font ressortir la sensibilité de Barbey à ces questions du physique, et son complexe : déjà un peu jaloux de V. Hugo qu'a-t-il dû ressentir devant Flaubert...

Une fois qu'on sait tout cela, l'alexandrin attribué à Victor Hugo et supposé cité par Barbey, prend une tout autre signification à bien des égards… Il est sûr que Barbey d'Aurevilly n'aurait pas inventé ce vers et ce scénario qui auraient prêté à confusion : ils l'auraient ridiculisé auprès de ses contemporains, sur un terrain où il se sentait fragile. Il n'aurait pas non plus aimé citer ce *compliment à l'envers*, même s'il était vraiment de Victor Hugo, à moins de faire lui aussi de l'humour à un 3ème degré en s'estimant de toute façon supérieur à Victor Hugo, en intelligence et en force. Il y a donc une très faible possibilité que Barbey ait inventé ce vers et ce scénario, et très faible également pour qu'il ait cité cet alexandrin, même signé du célébrissime Hugo.

Étudions maintenant l'hypothèse où Victor Hugo aurait réellement commis ce vers, qui ne se trouve pourtant dans aucun texte écrit par lui, (ni même dans les brouillons) à notre connaissance. Victor Hugo pourrait-il avoir réellement prononcé, ce glorieux alexandrin qui est en même temps une insulte et une louange ? Leurs opinions à tous deux ont beaucoup évolué ainsi que leurs vies. Victor Hugo, cher ennemi intermittent de Barbey, ne faisait pas autant de critique littéraire que Barbey, mais il a pu faire un mot d'esprit dans un poème non publié, sur un coin de nappe dans un café, dans un dîner, lors d'une discussion… Il peut aussi l'avoir fait sans réaliser au départ que c'était un alexandrin… La Muse s'amuse ainsi auprès des poètes ou dans leur entourage à saisir des vers réguliers dans le feu d'une conversation. Il peut l'avoir lancé de vive voix à Barbey ou à des relations qui le lui ont transmis… Le vers ne

[10] Voir mon article «Deux « religieux » qui s'opposent en Poésie : Jules Barbey d'Aurevilly et son frère Léon »

serait donc pas impossible, mais nous avons vu plus haut les raisons pour lesquelles Barbey ne l'aurait pas trompetté *urbi et orbi*.

Hugo lui aussi sait déclamer à voix haute, lire des vers, et il savait que le Centaure dont il connaissait le caractère gigantesque des flèches, savait faire résonner le monde des auteurs sous les six pieds implacables de son patronyme au complet. Six, car même si cet alexandrin était pour Barbey un brevet de célébrité et d'admiration par un poète comme Victor Hugo, si ce dernier s'était trompé en comptant les syllabes de son nom, Barbey ne l'aurait jamais cité comme un titre de gloire, mais éventuellement comme une bourde de Victor Hugo s'il s'était trompé dans sa prosodie, et le sagittaire en aurait probablement tiré un dard acéré à décocher à son auteur.

Est-ce alors Aristide Marie (1862-1938), un avoué, spécialiste de Nerval et de certains symbolistes, qui aurait inventé cette anecdote et aurait écrit ce vers ?

Rappelons le texte[11] : *« Savez-vous, demandait-il un jour à quelques amis, quel est le plus beau vers de Victor Hugo ? » Et comme ils hésitaient : « Eh bien ! le voilà ! dit-il, en accentuant la cadence de l'alexandrin :*

« Barbey d'Aurevilly, gigantesque imbécile ! »

Aristide Marie était tout à fait capable, littérairement et intellectuellement, de pasticher Victor Hugo rendant la monnaie de sa pièce à un Barbey prosateur, critique au vitriol, mais salué de tous, avec un vers provocant, mais tout à fait capable de plaire à Barbey, l'homme des paradoxes. Mais un avoué aurait-il menti ?

Il est certain qu'il a publié son ouvrage 50 ans exactement après la mort de Barbey, une date choisie certainement pour marquer un anniversaire, sur un ton panégyrique… Or un demi-siècle après, peu de monde était à même de contester ce type d'anecdote qui fait état, qui plus est, d'un témoignage oral.

Il publie d'ailleurs son livre sous un titre qui aurait mécontenté Barbey : ce dernier refusait en effet de se voir appliquer ce pseudo-titre de *Connétable des Lettres* que Péladan adorait employer, et ce refus de Barbey était connu. Le vers incriminé irait bien dans le même sens d'une admiration un peu grandiloquente (que Barbey détestait partout, y compris et surtout pour Byron). Aristide Marie aurait pu rendre un faux témoignage par admiration pour Barbey…

Se serait-il inspiré plus ou moins consciemment de l'anecdote, exacte celle-ci, citée plus haut concernant Flaubert et Barbey d'Aurevilly ?

C'est peut-être la bonne hypothèse, puisque, page 70 dans son livre, *Le Connétable des Lettres*[12], Aristide Marie crédite Barbey d'une taille de 1,92 m, ce qui est impossible au vu des habits de Barbey dans le musée Barbey d'Aurevilly à Saint-Sauveur-le-Vicomte. Un lecteur ne connaissant ni la taille de Barbey ni celle de Victor Hugo pouvait prendre tout cela comme une vérité, d'autant que Barbey d'Aurevilly a pris soin comme on le sait de construire son image pour surmonter ce que j'ai appelé un *complexe de laideur*. Aristide Marie aurait pu être frappé en imaginant Flaubert saluant Barbey, pourtant plus petit que lui, de l'adjectif

[11] Marie (A.) : *Le Connétable des lettres : Barbey d'Aurevilly,* Paris, Mercure de France 1939, pages 294 et 298
[12] Marie (A.) : *Le Connétable des lettres : Barbey d'Aurevilly,* Paris, Mercure de France 1939

« gigantesque » et l'avoir attribué – on ne prête qu'aux riches – à Victor Hugo. Il n'était peut-être pas à une inexactitude près pour son grand homme, et s'il a inventé ce vers, il n'a peut-être pas été mécontent de lui, l'avoué littéraire, pas mécontent de le signer d'un grand nom et de réussir sa mystification s'il en a fait l'essai dans les salons auparavant… Ainsi court la rumeur …

Pour le moment, nous n'avons pas d'informations controuvant les propres affirmations d'Aristide Marie concernant ses conversations avec d'Aurevilly. Par un concours de circonstance, son livre fut publié peu après sa mort et ne put donc faire l'objet de débat même sur des points prêtant à discussion. Quant à se faire morigéner par Barbey… ce dernier lui avait laissé le champ libre !

Cependant, ce soupçon entacherait-il notre démonstration sur la prosodie de *d'Aurevilly* ? Non, car si c'est lui, Aristide Marie, le géniteur de ce vers, il s'est renseigné pour écrire cette biographie et … il sait que le nom *d'Aurevilly* se prononçait majestueusement et sans laisser aller linguistique, en avançant sur le carré stable de ses quatre pieds.

Après avoir pesé ces 3 hypothèses, il s'avère que cette exclamation n'a pas d'auteur attesté : cela peut être Barbey, Hugo, d'autres peut-être, mais il nous semble que la dernière hypothèse est la meilleure, ceci sans certitude. Aristide Marie aurait été porté et inspiré par son enthousiasme …

Quant à ce vers, cité par tous avec autorité comme étant *de Victor Hugo*, nous avons été bien inspirée de le traiter comme un ouvrage, un manuscrit ou une inscription antiques, à savoir *archéologiquement*, puisque l'archéologie est *science du disparu*, selon une expression d'Alexandre Farnoux. La science de la lecture du témoignage, la tekmériologie[13], est indispensable pour faire tomber les erreurs de transmission. C'est ici peut-être une erreur de transmission ou même une information tout à fait fausse, une des *fake-news* de l'époque, mais que notre époque se doit de vérifier… Un témoignage doit être sourcé correctement et observé objectivement, complètement, avec justesse et acribie. Il est sain en effet, d'être capable de reconnaître des zones d'ignorance car cela permet d'affirmer avec certitude les zones sûres.

Nous avons ainsi pu faire la part des choses.

Ce fameux alexandrin n'est pas à citer comme un vers « de » Victor Hugo, mais comme un vers « peut-être de » Victor Hugo, et plus vraisemblablement d'Aristide Marie lui-même, un auteur… peu connu certes, mais qui aimait Jules Barbey d'Aurevilly au point de faire peut-être un faux…

Cependant, le fil est-il rompu : à cause des hypothèses mettant en cause l'auteur de ce vers, ne peut-on conclure sur la prononciation avec un e distinct, à la normande ?

Non, le fil n'est pas rompu car malgré le caractère moins hugolien et plus « marien » du vers, toutes les hypothèses sur cet alexandrin vont dans le même sens, l'une après l'autre, en faveur de la prononciation distincte du *e*.

[13] A ce sujet, voir ma thèse de doctorat « Castalie, Histoire et dévoilement d'un site », EPHE, 2013.

Maintenant que nous connaissons un peu mieux la provenance et les limites de cette preuve qui a changé quelque peu de nature, pouvons-nous revenir à la question de la prosodie du patronyme *d'Aurevilly*, en l'englobant avec tous les autres éléments, afin de conclure sur notre objectif initial, l'accent mis ou non sur le e pour en faire une syllabe peut-être moins marquée mais distincte.

Finalement, l'habitude linguistique normande, l'accent local, et les informations (linguistique, sociologie, anthropologie) concordent avec les témoignages de première main ou indirects, avec le fait piquant que, paradoxalement, même des erreurs (Uzanne) et des ambiguïtés (Aristide Marie) ont apporté leur pierre pour reconstruire cette prononciation, qui est en plus en accord avec les manières et le goût de Jules Barbey d'Aurevilly.

Une chose est sûre : en français, *Trebutien* et *d'Aurevilly* n'ont pas besoin d'être écrits avec un accent aigu sur le e et peuvent se prononcer à la normande ou à la Française, avec un e plus ou moins fermé : mais, que l'accent aigu soit écrit ou non, *d'Aurevilly* compte bien, obligatoirement, quatre syllabes.

Un signe commun entre les deux amis, un accent raffiné, discret, original et inattendu, qui ne devait pas déplaire à des esprits dandy.

Une pointe perceptible seulement aux initiés, un trait normand local, complexe et paradoxal, qui mystifiait peut-être les Parisiens et fait encore polémique.

La ponctuation secrète de sa grande signature.

Marguerite Champeaux-Rousselot
2019-01-10

Un rebondissement dans cette enquête : je me suis rendue à Saint-Sauveur le Vicomte le samedi 4 mai 2019, jour de fête où la Société des Amis de Jules Barbey d'Aurevilly remettait au Musée Jules Barbey d'Aurevilly une malle de voyage lui ayant presque certainement appartenu.

Au rez-de-chaussée de ce musée passionnant, j'ai eu la surprise de trouver ce petit extrait d'une lettre de Barbey adressée à Jules de Guérin : *« Jules Barbey d'Aurevilly et non pas d'Aurévilly. Otez, je vous prie, ôtez cet accent aigu qui fait gasconner mon nom. »* Lettre à Jules de Guérin (1882 ou 1883), Correspondances, IX, p. 94.

Voilà... une attestation que je ne m'attendais même pas à trouver !

Mais mon article était paru dans HAL depuis plusieurs mois ... aussi je demande à mon lecteur de me pardonner d'avoir perdu en quelque sorte son temps à lire une démonstration que désormais deux lignes de Barbey suffisent à remplacer ... (C'est donc ici la version 2).

Néanmoins, tout n'est pas perdu puisque c'est un cas d'école de témoignages sincères ou orientés, vrais ou faux et du travail de détective qu'un historien de la littérature mène parfois...

Quand Jules Barbey d'Aurevilly écrit cette supplication rageuse, il avait alors 74 ans, mais Jules de Guérin n'était pas Maurice, assurément... Ce refus de laisser écrire cet accent, même à un non-Normand bien excusable, laisse d'abord peut-être entrevoir le chagrin d'avoir perdu les Guérin de son cœur il y a plus de 30 et 40 ans, des Guérin qui quoique proches de la Gascogne n'auraient pas déformé son nom, par délicatesse.

La passion qu'il met à ce refus montre combien il aime désormais ce patronyme qu'il a mis longtemps à adopter, un comportement vis-à-vis du nom qui est cohérent avec l'importance des noms propres dans son œuvre : le *nom voilant et dévoilant*...

Dans l'œuvre littéraire, il joue de l'esthétique du « soupirail » : pour l'observateur et le connaisseur, le rédacteur et le lecteur, le manque et le silence (in)volontairement incomplets sont révélateurs de tout un monde. Mais Jules Barbey d'Aurevilly va beaucoup plus loin avec cet accent complètement invisible qui enveloppe son nom comme la cape d'Alberich : s'il était une de ses œuvres (ne l'est-il pas ?) le plaisir de la mystification et le plaisir du masque... seraient à leur comble.

.

Et maintenant, pour échapper à ce cri, ne le faisons plus souffrir, ce parisien ne cessa de ré-adopter sa Normandie !